
L'Historiographie romantique, sous la direction de Francis Claudon, André Encrevé et Laurence Richer

Jean-Marie Roulin

RÉFÉRENCE

AA. VV., *L'Historiographie romantique*, sous la direction de Francis CLAUDON, André ENCREVÉ et Laurence RICHER, Bordeaux, Éditions Bière, «Institut Jean-Baptiste Say», 2007, pp. 286.

- 1 Fruit d'un colloque organisé par quatre équipes de recherche de l'Université de Paris XII-Créteil, ce volume présente, au travers de vingt-trois contributions, des regards croisés sur l'«historiographie romantique». Comme le soulignent Jean-Pierre CHALINE dans son introduction (pp. 11-13) et André ENCREVÉ dans sa conclusion (pp. 281-285), le titre d'«historiographie romantique» désigne un objet aux contours ouverts; les études portent à la fois sur la prise en charge de l'histoire par des œuvres littéraires (chez Chateaubriand, Hugo, Balzac, Sainte-Beuve ou Vigny) et sur la réflexion d'historiens à proprement parler sur leur méthode et leur pratique (Daunou, Laponneraye, Guizot, Thiers ou Quinet). Le sujet appelle cette double perspective, parce que l'histoire au XIX^e siècle a investi l'ensemble des arts, partant des genres littéraires, et que, d'autre part, les historiens «romantiques» ont réfléchi non seulement à la méthode ou à la philosophie de l'Histoire, mais aussi à la manière d'écrire sur le passé, d'en conduire narrativement les récits ou d'en dresser les portraits des figures éminentes. Aussi, pour appréhender cet objet vaste et complexe, les directeurs de ce volume ont-ils judicieusement réuni des historiens et des spécialistes de la littérature. Cette double approche se révèle extrêmement précieuse et contribue à la richesse de cet ouvrage. La contrepartie, difficilement évitable, est le sentiment de dispersion que l'organisation en quatre parties à la cohérence peu affirmée («Sur le Grand Siècle», «Le début du XIX^e siècle», «Les historiens» et «Les écrivains») ne dissipe pas. De même, face à un objet

aussi large et aux contours peu définis, il était impossible d'être exhaustif, mais on regrettera qu'Augustin Thierry, Prosper de Barante, Sismondi ou Tocqueville n'aient pas fait l'objet d'études spécifiques.

- 2 La première section déborde très largement son intitulé («Sur le Grand Siècle», pp. 15-81), puisque les œuvres analysées traitent de la période qui va de la Renaissance au XIX^e siècle. À tout seigneur, tout honneur, c'est à Michelet que sont consacrées les deux premières contributions, plus précisément à l'Histoire de France au XVI^e siècle. Isabelle POUTRIN (pp. 17-27) analyse la vision que Michelet y donne de la monarchie espagnole; à l'égal de l'empire ottoman, elle est perçue comme une incarnation du despotisme tyrannique, et Charles-Quint, qui réunit par son ascendance plusieurs peuples, est un symptôme de la «mort des nations». Dorothea SCHOLL (pp. 29-45) aborde ces pages sous un angle complémentaire, se montrant attentive à la périodisation de l'histoire de l'art et à la dimension visionnaire de son approche. Moins connu que Michelet, Pierre-Louis Roederer a interprété, d'un point de vue libéral, comme le montre avec finesse Daniel MAIRA (pp. 47-59), le passage du Moyen Age, incarné par Louis XII, roi du peuple, à la modernité, incarnée par François I^{er}, «infâme crapule», point de départ de l'absolutisme. Gérard GENGEMBRE (pp. 61-72) dégage la dimension organiciste de l'histoire chez Bonald, qui considère la démocratie comme un équivalent du despotisme et le XIX^e siècle comme le point de la décomposition finale de l'histoire de France. Concluant cette partie, Olivier CATEL (pp. 73-81) se propose de lire la Vie de Rancé comme un fragment de l'Histoire de France que Chateaubriand n'a jamais réussi à achever; par le biais d'une biographie cavalièrement menée, s'instituerait une poétique de l'écriture de l'Histoire. Plus que du XVII^e siècle, cette première partie traite, de manière plus ambitieuse, de questions de périodisation, de la conception de l'Histoire et de son écriture.
- 3 S'ouvrant sur une autre figure centrale de l'«historiographie romantique», François Guizot, la deuxième partie reprend ces problématiques en concentrant l'attention sur «Le Début du XIX^e siècle» (pp. 83-148). En 1850, deux ans après qu'il a quitté le pouvoir, Guizot publie un Discours sur l'histoire de la Révolution d'Angleterre, préface à la nouvelle édition de cette histoire initialement parue en 1826-1827 et prélude à la suite (1854). André ENCREVÉ (pp. 85-99) propose une très belle analyse de ce texte capital, en ce qu'il repense les principes de la Révolution d'Angleterre, vue comme l'initiatrice de la révolution américaine, dans une réflexion qui a pour arrière-plan la Révolution de 1789 et celle de 1848. Faisant pendant à cette mise en lumière de la place du protestantisme dans la pensée historiographique de Guizot, Olivier MILLET (pp. 101-109) revient sur sa première biographie de Calvin, parue en 1822, en pleine période romantique, et montre avec brio à quel terreau épistémologique elle se nourrit: cette vie herderienne dans son principe, Guizot l'a écrite en historien de la civilisation, attentif à la notion de grand homme, et en doctrinaire. Gibbon, très vite traduit en France, a pourtant été reçu de manière très critique, comme le montre Michel RAPOPORT (pp. 111-118), notamment parce qu'on lui a reproché d'avoir attribué au christianisme la cause de la décadence romaine, mais aussi en raison de sa méthode historique peu soucieuse de critique des sources. Daunou a professé des cours d'Histoire au Collège de France entre 1819 et 1830, mais n'a jamais publié le Cours d'études historiques qui en est issu; s'interrogeant sur les raisons de cette non-publication, David SCHREIBER (pp. 119-127) mène une fine enquête sur les principes historiographiques de Daunou, soulignant notamment son sentiment de décalage par rapport aux historiens libéraux

dès 1823, son refus de la nationalisation de l'histoire et de l'intérêt du Moyen Âge, son attachement à l'exemplarité morale et aux principes du droit naturel. Dans un stimulant article, Emmanuel FUREIX (pp. 129-138) s'attache à Albert Laponneraye, figure un peu oubliée; si, dans ses cours publics sur l'Histoire de la Révolution qu'il destinait au peuple, il a développé une réhabilitation, parfois caricaturale, de Robespierre et de la Terreur, il a réussi à articuler parole historique et discours social et politique. En contrepoint à la vision de Laponneraye, Joseph de Maistre a relu la Révolution dans la perspective de la contre-révolution catholique, et apparaît comme l'une des sources du catholicisme prophétique et intransigeant du XIX^e siècle (Hilaire MULTON, pp. 139-148). De la Réforme et de la révolution d'Angleterre à la Révolution française, cette partie souligne avec force la place des diverses formes de révolution dans la pensée historiographique de ce début de siècle.

- 4 «Les historiens», tel est l'objet de la troisième partie (pp. 149-194) qu'ouvre une étude sur Thiers historien dans laquelle Francis CLAUDON (pp. 151-160) caractérise son écriture de l'histoire, en la situant par rapport à ses modèles (Tite-Live) ou à ceux qui l'ont théorisée (Hegel). Trois études sur Edgar Quinet éclairent sa pensée dans les confrontations avec des contemporains ou de grands écrivains du passé. Ainsi, dans la première, Laurence RICHER (pp. 161-173) restitue, documents autographes à l'appui, le débat entre Quinet et Saint-René Taillandier dans la correspondance qu'ils ont échangée à la sortie de La Révolution en 1865; elle montre comment Taillandier tente de périodiser la Terreur, comme il périodisait l'histoire littéraire, et la manière dont Quinet émerge à la fois en penseur et en poète. La deuxième étude explore des aspects de la pensée historiographique de Quinet, rétif à une vision trop rationaliste, à travers sa réception de la Vie de Jésus de David Friedrich Strauss, parue en 1835 et traduite en français en 1839-1840 par Littré (Jérôme GRONDEUX, pp. 175-183). Volker KAPP (pp. 185-194), enfin, s'attache à un écrit de jeunesse publié posthument, l'Étude sur Bossuet; dans une analyse serrée, il montre comment Quinet transpose des valeurs chrétiennes et les laïcise, faisant du serment du jeu de Paume une communion, et de la fraternité la valeur par laquelle la Révolution s'inscrit dans l'héritage du christianisme.
- 5 La dernière section, intitulée «Les écrivains» (pp. 195-279), porte sur sept grandes figures du romantisme. Vigny d'abord et ses mémoires inachevés, dont Lise SABOURIN (pp. 197-206) dégage fort bien la manière dont il prend en charge l'Histoire, en s'appuyant sur deux grands figures, Saint-Simon et Chateaubriand. Hugo, ensuite, qui s'est fait historien, mais non dans le sens traditionnel du terme (Béatrice JAKOB, pp. 207-217). Dans une lecture perspicace, Anne-Sophie MOREL (pp. 219-226) s'attache au travail poétique de l'insertion des citations dans les livres des Mémoires d'outre-tombe consacrés à Napoléon pour relever les stratégies politiques à l'œuvre. Balzac, également, a eu recours à l'Histoire pour penser le roman moderne: Mireille LABOURET (pp. 227-237) offre une synthèse du rapport complexe du roman et de l'Histoire dans La Comédie humaine. Avec Sainte-Beuve, on retrouve la question de la biographie qui avait été soulevée à propos de la Vie de Rancé: dans des rapprochements audacieux, Daniel MADELÉNAT (pp. 239-249) dégage le travail de l'histoire dans la pratique biographique de Sainte-Beuve. Le séjour à Naples de Dumas est contemporain du débarquement de Garibaldi, et Philippe GODOY (pp. 251-257) analyse les enjeux de la rencontre de ces deux hommes autour du Risorgimento. Dans sa réflexion sur l'écriture de l'histoire, Renan en repère trois formes, selon Laudyce RÉTAT (pp. 259-267), le système, le récit et le théâtre, soulignant par là le lien indissociable entre histoire et

genres littéraires. La dernière étude de cette section déborde le cadre monographique, pour s'intéresser au traitement de l'histoire dans les mémoires de femmes, dont Emmanuel PLAGNOL-DIÉVAL (pp. 269-279) propose une analyse suggestive des postures et des enjeux.

- 6 Plus que dans la cohérence d'ensemble ou dans une volonté d'exhaustivité, l'intérêt et la richesse de ce volume résident dans la multiplicité des éclairages ponctuels. Les diverses analyses et les points de vue croisés dessinent les contours de «l'historiographie romantique». Finalement, l'objet de cet ouvrage collectif se révèle être moins la définition d'un moment de l'historiographie et de l'histoire littéraire que la mise en lumière et l'analyse des questions et des problématiques fondamentales qui ont agité la pensée et la pratique de l'Histoire au XIX^e siècle.